

son armée, il le fit seul. Il menait son armée à Ancône : il y alla. Deux régiments piémontais lui barraient la route jusqu'à la mer; il passa, à travers six lieues d'obstacles, avec quelques cavaliers, malgré les deux régiments. Les généraux ennemis en furent confondus : ils crurent qu'il avait passé par la mer.

L'arrivée inespérée du général à Ancône fut saluée par des hurrahs qui se répandaient de tous les forts et postes détachés. La flotte piémontaise en parut stupéfiée; les frégates cessèrent le feu et retournèrent au large prendre leur mouillage. L'entrée du général rendait à tous le courage; partout sur son passage les soldats poussaient des cris de joie; les tambours battaient. Aux portes, aux fenêtres des maisons, les figures étaient muettes d'étonnement et de surprise.

Et je le vois immédiatement après à Ancône, excitant les ardeurs éteintes, animant une résistance désespérée, protestant que rien au monde ne lui fera amener son drapeau, tant que ses défenses seront intactes, devant des menaces de bombardement ou d'escalade : pendant douze jours, avec 34 canons contre 350, il soutint ce siège héroïque, toujours afin de donner le temps aux puissances catholiques de venir. Elles ne vinrent pas !

Et quand il fut prouvé que d'aucun côté rien ne viendrait, quand les défenses du fort écroulées eurent laissé ouverte une brèche de 700 mètres, la tâche de LaMoricière fut finie : il ne lui restait plus qu'à boire courageusement jusqu'à la lie son glorieux calice; il rendit ses vaillantes armes et laissa voir au monde LaMoricière prisonnier.

Il fut donc vaincu : oui, comme les croisés, dont les défaites ont sauvé l'Europe et la civilisation du monde ?

Vaincu, mais après avoir taché de sang les mains des envahisseurs, et cette tache ne s'effacera pas.

Oui, vaincu, bombardé, et bombardé encore pendant douze heures après la capitulation : mais, devant l'éternel honneur, devant l'histoire et devant Dieu, qui n'aimerait mieux ici être le vaincu que le vainqueur ?

Et tandis que les lâches l'insultaient, lui, prisonnier de l'honneur, donnait encore à ses tristes vainqueurs des preuves de son caractère invincible, et recevait de ses soldats malheureux des témoignages d'enthousiasme et de respect.

Conduit par les Piémontais à Gênes, sur les côtes de l'Adriatique, une tempête s'éleva, si violente, que le capitaine du navire, aux abois, ne sait plus donner ses ordres. Le général s'en aperçoit, et avec ce sang-froid qui n'était jamais chez lui plus grand qu'au moment du péril : " Nous sommes prisonniers sur parole, dit-il ; mais nous ne nous sommes pas engagés à nous laisser noyer." A l'instant il donne le commandement à un ancien officier de marine blessé qui est là, fait fabriquer avec ce qui restait de cartouches aux prisonniers des gargousses, et tirer le canon d'alarmes. Bientôt arrivait de Blindec un pilote, et le navire était sauvé.

Dans les eaux de la mer Tyrrhénienne, le bateau qui le portait se croise avec un bâtiment qui ramenait deux mille de ses soldats rendus à la liberté, grâce à la ferme et habile négociation de M. de Corcelles. En les voyant, il les salua de la main. Dès que ceux-ci reconnurent leur général, ils le saluèrent d'une immense acclamation qui retentit au loin sur les flots, comme s'ils eussent été vainqueurs !

Et ils l'étaient ; car le vieil honneur du sang français,

l'honneur du sang chrétien, ils l'avaient soutenu jusqu'au bout ;

Ils l'étaient ; car ils avaient combattu et souffert pour la religion et pour la justice, choses, bon gré mal gré, ici-bas invincibles.

Ils l'étaient ! car ils venaient de vaincre les traitements odieux du Piémont, et ses sollicitations plus odieuses encore : vingt seulement sur deux mille avaient cédé à l'appât des grades et de l'argent ; tous les autres étaient restés dans leur revers fidèles au Pape.

Oui, ils l'étaient vainqueurs, ces vaincus, dont une bouche étrangère et protestante disait dans une région lointaine : " Ce sont les derniers martyrs de l'honneur européen."

Quand Pie IX revit leur général à Rome, n'emportant de son désastre que le drapeau de Lépante qu'il avait pu sauver, et que, ne sachant dans son cœur comment s'acquitter de Castelfidardo, il eut un moment la pensée de jeter sur le glorieux vaincu l'honneur du principat romain : " Non, répondit le général, je m'appelle et désire m'appeler toujours Léon de LaMoricière." Alors Pie IX trouva dans son cœur et lui écrivit ces touchantes paroles : " Je vous envoie du moins ce que vous ne pourrez refuser, l'Ordre du Christ, pour lequel vous avez combattu, et qui sera, je l'espère, votre récompense et la mienne."

Mais comment lui est venu cet honneur d'être choisi, au jour des plus grands périls, pour être le soldat de Jésus-Christ et le défenseur de l'Église ? C'est ce qui me reste maintenant à vous dire.

Il est une victoire, la plus belle de toutes, et dont Saint-Paul a dit : " La victoire qui triomphe ici bas du monde, c'est notre foi : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*" Eh bien ! cette victoire de la foi fut remportée aussi sur le général de Lamoricière : il fut le vaincu de Dieu.

Hâtons-nous toutefois de le dire, Lamoricière ne fut pas vaincu à la façon d'un ennemi. Grâce au ciel, il ne combattit jamais contre Dieu. Le sang breton et chrétien, qui coulait dans ses veines, les inspirations de son grand esprit et de son grand cœur, en faisaient un de ces chrétiens qui s'ignorent eux-mêmes et que Dieu retrouve à son jour. En voulez-vous une preuve ? Un jour, en 1850, il quitta l'Assemblée et les plus grandes affaires, et fit deux cents lieues, pour décider à se reconnaître avant la mort et à se confesser un vieil oncle. Et quand le prêtre sortit de chez le vieillard, son ministère rempli, le général de Lamoricière, qui l'attendait dans l'antichambre, lui prit les mains, et l'embrassa en pleurant. Mais la jeunesse et la vie des camps, l'émotion des batailles, les prestiges de la gloire, firent longtemps du bruit à ses oreilles, et soulevèrent sous ses pas une poussière qui lui dérobait les choses de l'âme et les choses de Dieu. Les grandes lumières devaient jaillir pour lui des grandes épreuves.

Dans ma vie, messieurs, j'ai vu déjà trois fois les proserits, et je connais leurs larmes ; mais je vous dois ici, je dois à Dieu un autre témoignage : j'ai vu Dieu partager leur exil ou leur solitude, et remplir le vide de leur existence brisée. J'ai vu peu à peu la justice honorer leur nom, le respect revenir à leur digne et forte vaillance, et la religion, comme une rosée, attendrir, rafraîchir et envahir leur âme.

Décidément, messieurs, Jésus-Christ aime comme au temps de sa vie mortelle, ceux qui ont souffert ici-